4.

PAROLES

D'UN

VRAI FRANCOIS,

APRÈS

L'AFFREUSE JOURNÉE

Du 20 *Juin* 1792.

1792.

M+W 13467

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

PAROLES
D'UN VRAI FRANCOIS,
Après l'affreuse journée du 20 Juin.

CLÉMENT-Péthion, Damien-Robespierre, Ravaillac-Santerre, (*) ont manqué leur coup. Le Roi vit, François quittez le deuil. Louis a parlé, et sa voix comme un coup de foudre, a terrassé des milliers de monstres à cent gueules qui vouloient se disputer le déchirement de ses entrailles, et le barbare et infernal plaisir de savourer son sang; ce n'est qu'à lui seul que vous devez son salut et le vôtre. François, admirez la vertu de Louis! Le ciel veilloit sur les jours du plus grand héros qu'il ait formé; il l'a fait triompher de toutes les puissances de l'Enfer. Louis s'étoit nourri du pain des anges, et cet aliment céleste lui a donné la force dont il avoit besoin pour replonger dans les ténébres toute la

(*) Santerre du faubourg Saint-Antoine.

race démoniaque déchaînée contre lui ; le très-haut a fait respecter son image : François bénissez-le.

Et vous Tigres-régicides qui ne semblez avoir vécu que pour la honte de l'humanité, que pour étancher votre soif dans le sang des mortels, que pour briser des sceptres, que pour renverser des autels, vous qui n'avez d'autres armes que le fer et le poison, d'autres élémens nutritifs que le vol, le pillage et le meurtre ; reconnoissez dans mon Roi le plus redoutable et le plus vertueux des vainqueurs. Vous voulûtes sa mort, il voulut votre vie. Vos horribles griffes s'apprêtoient à mettre son auguste corps en lambeaux, quand il fit mettre, dans leur fourreau, les épées de ses défenseurs. Se suffisant à lui-même, le petit-fils de Saint-Louis et de Henri ne sût rien appréhender des affreux transports de votre rage excessivement active ; vous braver et vous défaire ne fût qu'un jeu pour lui : votre bave Mortifere ne pût s'introduire dans les pores sacrés du monarque invincible. Il força votre retraite, et vous reportâtes votre écume dans ces cavernes obscures, où vous traînez dans la fange

des corps pétris d'ordures pestilentielles. Puissiez vous être assez heureux pour que les suivans ordinaires du crime, pour que les remords rongeurs trouvent accès auprès de vous ; pour qu'ils forment le cortège, le purificatoire de vos cœurs féroces !

Qu'elle est belle, ô mon Roi ! La leçon que ton héroïsme sort de donner à tous les Rois, à l'univers entier. S'ils vivoient, César et Alexandre viendroient s'humilier devant toi. Ils étoient les plus ambitieux de tous les hommes ; ils étoient usurpateurs ; la terre fût leur conquête, et ils desirerent un autre monde pour augmenter encore le nombre prodigieux de leurs odieux exploits. Pour prolonger leurs jours sans cesse menacés, il leur fallut construire des montagnes de cendres et de cadavres, et leurs lauriers prirent racine sur les bords d'un Océan de sang. Toi, grand Roi ! tu n'as été envieux que de conquérir les cœurs de tes sujets révoltés, de tes sujets armés contre toi, de tes sujets antropophages, de tes sujets affamés de ton auguste chair, et pour rassasier ces monstres, et en même tems les sauver, tu n'as désigné d'autre victime que toi-même. Alexandre et

César avoient enchaîné la fortune à leur char ; ils ne compterent leurs victoires que par leurs combats, que parce qu'ils étoient assurés de l'identification des membres avec leurs chefs. Les fideles sujets qui t'entouroient dans l'execrable journée du vingt juin, ne présentoient, ô grand Roi ! qu'un très-foible nombre dont les unités ne pouvoient être comparées aux milliers de tes sujets rebelles. N'importe, les innombrables rebelles se sont avoués tes vaincus ; toi seul as su les confondre, toi seul as su faire tomber de leurs mains les poignards qui devoient s'adresser à ton sein paternel. Ce n'est donc point adulatoirement t'encenser, que de dire : Louis a sa place au-dessus des Alexandre et des Cèsar.

Il faut cependant en convenir, ô mon Roi ! c'étoit à de fausses divinités qu'Alexandre et César adresserent leurs adorations. Dès-là leur superbe renommée ne pouvoit s'établir que sur une masse énorme de ruines ; elle ne pouvoit être le prix que d'incalculables horreurs ; et toi, grand Roi ! tu dois l'avouer avec moi, tu ne dois ton éclatante gloire qu'au vrai Dieu, qu'au Dieu des armées. Il a, s'il m'est permis de

parler ainsi, plus fait pour toi, qu'il ne fit pour son propre fils. Tu avois fait de ton corps un tabernacle où reposoit le maître du tonnerre; et le tout-puissant à qui rien ne peut résister, t'avoit fait escorter de ses anges, pour que tu pusse tout-à-coup réduire tes ennemis à te servir de marche-pied. Tu ne pouvois donc te briser contre la pierre infernale, tu devois vaincre le Lion de l'iniquité, tu l'as vaincu.

Graces vous soyent à jamais rendues, ô Dieu de justice et de miséricorde! vous avez arraché Louis de la gueule des animaux voraces et féroces qui devoient le dévorer; vous nous avez rendu un Roi bien-aimé, vous nous avez rendu un pere. Sans vous, souverain arbitre de nos destinées, la France étoit dans le plus cruel veuvage. O Louis, que ta mort eût laissé d'orphelins! Aurois-je pu? tous les vrais François auroient-ils pu te survivre? Non, l'instant de ton fatal trépas eût été celui du leur, et l'on eût vu le même tombeau renfermer le tendre pere et les tendres enfans.

Mais quoi! Louis vit, nous vivons: Dieu! veuille envoyer à la France encore cica-

trisée, quelques rayons de ta céleste clarté pour qu'ils chassent ces noirs vapeurs, ces vapeurs putrides qui ont obscurci, qui ont empesté notre horison ; veuille pour prolonger nos jours, accorder au meilleur des Monarques la plus longue et la plus heureuse carriere. Nous admirons et nous bénissons dans Louis ton divin ouvrage, et dès lors nous pourrons long-tems jouir du bonheur inestimable, et du plaisir sensuel qu'on goûte à l'admirer et à le bénir.

Peut-on être François, et ne pas aimer Louis.

Si j'étois seul pour lui, moi seul je l'aimerois,
Qui n'aima pas son Roi, ne fût pas un François.
S'il faut périr pour lui, viens, ô mort! je t'implore.
Il est doux de mourir pour l'objet qu'on adore.